



péril à petit feu

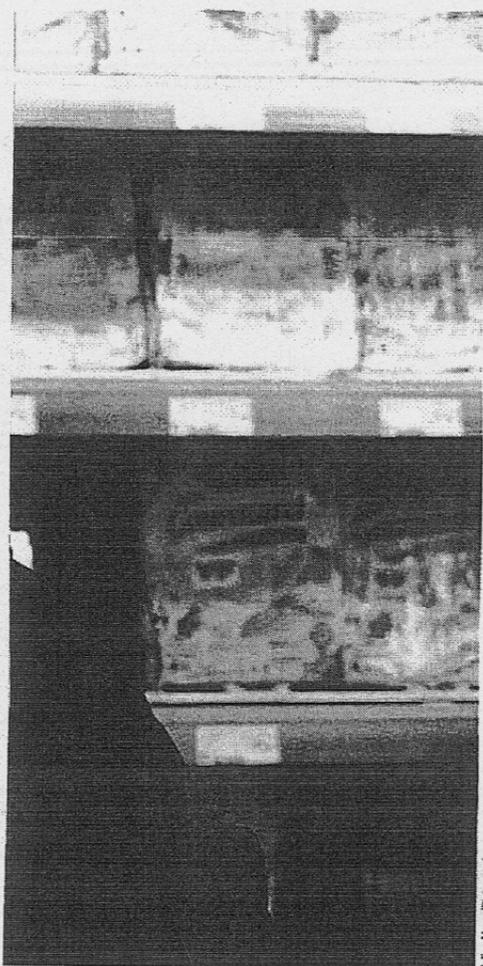
Après Monsanto, **Marie-Monique Robin** enquête sur le rôle des pesticides, des additifs alimentaires et de certains plastiques dans le développement du cancer, et dénonce la dissimulation de ce danger.

Marie-Monique Robin, journaliste d'investigation pugnace (et bourreau de travail), s'est souvenue de ses racines paysannes quand elle s'est attaquée à Monsanto, cette firme agrochimique connue pour son rôle dans le développement des OGM, devenue sa bête noire, comme en témoigne son livre à succès *Le Monde selon Monsanto*.

Cette fois, avec *Notre poison quotidien*, la réalisatrice, fille d'agriculteurs des Deux-Sèvres, part à nouveau de l'agriculture mais élargit son travail à diverses conséquences de l'industrie chimique sur la santé. Son constat n'est certes pas nouveau. Mais ce qui fait la force de Marie-Monique Robin c'est l'exhaustivité et la précision, le choc des chiffres et le croisement des infos. Dans son documentaire et encore plus dans son livre, elle accumule références et citations, car dans ce domaine controversé, la puissance des firmes industrielles est telle qu'on a intérêt à accumuler les arguments, et les nombres et les citations exactes si on veut les contrer.

Dans ses grandes lignes, le film constate les effets pervers de la prospérité matérielle en Occident après la Deuxième Guerre mondiale. L'irrépressible expansion de l'industrie chimique a permis l'essor de l'agriculture grâce à la production industrielle de ce qu'on nomme des "intrants" (pesticides et engrais). Mais on s'aperçoit des conséquences néfastes de cette surproduction, notamment la progression fulgurante du cancer, qui est dans le fond le vrai sujet du film et du livre.

Le film, plus restreint, traite en gros des conséquences des pesticides sur la santé des agriculteurs ; des résidus sur les produits (fruits et légumes) ; des problèmes dus à un édulcorant populaire, l'aspartame ; puis de certains plastiques, notamment ceux obtenus avec des hormones de synthèse, comme le bisphénol A, récemment sur la sellette. Enfin, la cinéaste étudie "l'effet cocktail", l'action réciproque de plusieurs produits nocifs, ou bien la conjonction entre pollution chimique et malbouffe. Vaste programme complété dans le livre avec



Julien Magne/Picturalink

des volets sur les conséquences de l'industrie chimique sur les ouvriers et les consommateurs. Pour la description précise des pesticides et des herbicides (rebaptisés pudiquement "produits phytosanitaires"), on découvre dans le livre que ce sont souvent des applications civiles d'armes chimiques (le redoutable "agent orange" utilisé au Vietnam a été créé par Monsanto). Quant au sinistre Zyklon B, alias acide cyanhydrique, il fut inventé par l'Allemand Fritz Haber, père de la guerre chimique (finalement contraint à l'exil du fait de son origine juive), pour éliminer les insectes, puis recyclé dans les chambres à gaz nazies, avant d'être employé pour la protection des céréales. Il ne fut interdit en France qu'en 1988.

Une grande partie du film est consacrée à confronter les contradictions entre différents experts et à remettre en question les normes réglementant l'emploi de ces produits. Comme la DJA (dose journalière admissible), "quantité de substance chimique que l'on peut ingérer quotidiennement et pendant toute une vie sans qu'il n'y ait de risque pour la santé", dont les normes, fixées arbitrairement en 1961, ne reposent

Nombre de scientifiques de l'OMS ou de la FDA américaine, sont à la fois juges et parties

pas sur des critères rigoureux, mais qui continue néanmoins à être la mesure admise par tous les organismes de contrôle internationaux. Le principe s'inspire d'une maxime du XVI^e siècle : "Tout peut être poison ; c'est la dose qui fait la différence entre un poison et un remède" (Paracelse). Hélas, les doses tolérées varient selon les individus. De plus, la relation dose-effet ne joue plus dans le cas de certains plastiques, comme le fameux bisphénol A (dont l'emploi pour les biberons a été dénoncé), qui est un perturbateur endocrinien, ce qui complique le calcul des normes acceptables. Mais si, sur un plan sanitaire, tous ces produits sont liés à la multiplication des cancers dans le monde, le plus inquiétant reste le flou scientifique qui les entoure (pour l'instant aucun des produits en cause dans ce documentaire n'a été banni).

Cette incertitude est due, comme le révèle Marie-Monique Robin, d'abord à la pertinence des normes de contrôle, qui reste à démontrer, ensuite au fait que ceux qui les édictent ne sont pas tous irréprochables ni indépendants. Nombre de scientifiques ou de responsables d'organismes officiels, comme l'OMS ou la Food and Drug Administration (FDA) américaine, sont à la fois juge et partie. L'épidémiologiste Michael Thun, ex-président de la Société américaine du cancer, admet du bout des lèvres que la situation serait meilleure "si les scientifiques qui évaluent les médicaments ne recevaient pas d'argent des firmes pharmaceutiques ou si ceux qui travaillent sur les produits polluants n'étaient pas payés par ceux qui les fabriquent".

Le meilleur et plus retentissant exemple est celui de Richard Doll, épidémiologiste disparu en 2005, qui, après avoir révélé le rôle du tabac dans le cancer, passa à l'ennemi et, rémunéré par les plus grosses firmes chimiques, accorda sa bénédiction à des produits très nocifs comme le PVC.

Ce qui se dessine en filigrane dans le film, c'est la nécessité du développement de l'agriculture biologique et d'une industrie non polluante (antinomie ?). Mais là aussi rien n'est simple et le fait que le label "bio" soit loin d'être une panacée pourrait relativiser cette panique sanitaire qui s'amorce. Tant qu'il y aura des industries, la nature ne sera jamais tout à fait tranquille... **Vincent Ostria** réa.

Notre poison quotidien documentaire de Marie-Monique Robin. Mardi 15 mars, 20h40, Arte
Notre poison quotidien (comment l'industrie chimique empoisonne notre assiette), (Arte/La Découverte), 450 pages, 20 €